



HAL
open science

“ Le traité Aux Juifs, sur les miracles de Théodore Abû Qurra ”

Christian Boudignon

► To cite this version:

Christian Boudignon. “ Le traité Aux Juifs, sur les miracles de Théodore Abû Qurra ”. Manuel Sartori & Elodie Attia. Études sémitiques: Mélanges rassemblés à la mémoire de Philippe Casuto, Presses Universitaires de Provence, pp.125-146, 2023, Héritages méditerranéens, 9791032004647. halshs-04508650v1

HAL Id: halshs-04508650

<https://shs.hal.science/halshs-04508650v1>

Submitted on 18 Mar 2024 (v1), last revised 20 Mar 2024 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Le traité *Aux juifs, Sur les miracles* de Théodore 'Abū Qurra

Christian Boudignon

1 Introduction

Quelques mots sur Théodore (Tāwḏūrus) 'Abū Qurra¹. Né sans doute à Édesse vers 750 (cf. D'Agostino, 2019, p. 12-13), théologien chalcédonien de langue syriaque et arabe, connaissant aussi le grec, il fut évêque de Ḥarrān en Iraq avant 799 ap. J.-C. Cette ville païenne qui avait connu un culte de la lune célèbre dans l'Antiquité avait hébergé aussi un temps au VI^e siècle des philosophes néoplatoniciens. Elle était le lieu de toute une tradition scientifique mathématique et astronomique². 'Abū Qurra aurait traduit pour Tāhir b. al-Ḥusayn (m. 207/822), gouverneur de Mésopotamie (entre 813-822) un traité pseudo-aristotélicien *Sur les vices et les vertus* (cf. 'Abū Qurra, *Über die Tugend*, p. 25). Théodore participa à plusieurs controverses interreligieuses, notamment l'une en présence du calife abbasside Al-Ma'mūn (m. 218/833) en 829, après quoi on perd sa trace dans l'histoire. Outre ses deux grands traités arabes *De l'existence du Créateur et de la vraie religion* et *Du culte des icônes*, Théodore 'Abū Qurra composa ce qui deviendra dans la tradition manuscrite une série de dix petits traités théologiques arabes, édités par Constantin Bacha (1870-1940) en 1904 (cf. 'Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 140-154 et Bacha, 1905, p. 14-27). Nous nous intéresserons à l'un d'entre eux, le traité 9 ou plutôt la première

-
- 1 Quelques semaines avant son décès, après un bon repas au restaurant, Philippe Cassuto me confiait sous forme de boutade que le Judaïsme se passait très bien de Dieu. Qu'on me permette de prolonger cette discussion à bâtons rompus avec lui, par delà sa mort, en faisant appel à un traité écrit à l'intention des juifs par l'un des plus grands théologiens chrétiens arabes du IX^e siècle.
 - 2 Dans un éloge de la ville païenne conservé par Barhebraeus (1226-1286), le savant païen Tābit b. Qurra (m. 288/901) écrivait : « Jamais cette ville bénie n'a été souillée par l'erreur de Nazareth. Nous sommes les héritiers et les transmetteurs du paganisme qui a été célébré en ce monde » (cf. Budge, 1932, p. 168, passage traduit par Debié, 2014, p. 21).

partie du traité 9 : *Aux juifs, Sur les miracles*, dont nous donnons en annexe une nouvelle traduction française.

Il semble que le débat avec les juifs ait beaucoup occupé notre théologien. Sur les dix *mayāmir* ou traités théologiques de 'Abū Qurra édités par Bacha, John C. Lamoreaux³ a supposé que les traités 6, 10 et 7 formaient une unité à laquelle il a donné le titre *Sur le salut*. Or le traité 6 qui ouvre cette unité commence par la phrase : « Dieu fit descendre la loi sur Moïse au mont Sinaï en imposant des obligations aux gens : ainsi il mit des limites à qui les transgressait. ». La première partie du traité 9 que Lamoreaux a appelé *Against the Jews* (cf. Lamoreaux, 2005, p. XXXII-XXXIII)⁴ (et que je préfère intituler *Aux juifs, Sur les miracles*) commence par ces mots : « Dieu se fit voir de Moïse au mont Sinaï, le choisit pour établir la loi de religion pour les fils d'Israël et lui ordonna de se rendre devant Pharaon, roi d'Égypte, et de les sauver de sa main ».

La référence au Sinaï laisse imaginer que, dans les deux cas, Théodore 'Abū Qurra s'adresse à des juifs. De plus, le traité 4 *Sur les conversions religieuses* (cf. Boudignon, 2022) reprend en partie l'argumentation du traité 9. On peut donc imaginer que la moitié des traités édités par Bacha, soit les traités 6, 10, 7, 9 et 4, sont adressés aux juifs. Ce serait là les témoins d'une vaste entreprise du penseur chrétien adressée aux juifs, un *adversus iudaeos* pour ainsi dire, afin de les appeler rationnellement à la foi chrétienne⁵. Cela est confirmé par une découverte récente. Alexander Treiger a en 2016 totalement renouvelé la question des œuvres de 'Abū Qurra en découvrant dans les manuscrits arabes une œuvre inédite contre les juifs appelée *Livre du maître et du disciple (Kitāb al-mu'allim wa-l-tilmīd)* daté des années 810 ap. J.-C. (cf. Treiger, 2016). Le livre, attribué à Thaddée d'Édesse (auteur inconnu du IX^e siècle ap. J.-C.) que Treiger identifie audacieusement à Théodore 'Abū Qurra, n'a pas été publié, mais la

3 « The sixth, seventh and tenth treatises seem once to have been parts of a single treatise, as is clear from cross-references in their introductions. These three works, I joined together, as three sections of a single treatise, to which I affixed the title *On Our Salvation*. » (Lamoreaux, 2005, p. XXXIII).

4 Le traité 9 par exemple se divise en une première partie *Aux Juifs, Sur les miracles* et une deuxième partie *Sur les conciles* dont on ne voit absolument pas le lien qui pourrait les unir.

5 L'ordre des traités édités par Bacha ne suit pas tout à fait le manuscrit libanais *Dayr al-Muḥallīš* 392, copié en 1735. Le traité 10 par exemple précède en fait les traités 6 et 7, mais a été déplacé à la fin par Bacha parce qu'il était mutilé comme il l'écrit lui-même (cf. Bacha, 1905, p. 10-12).

table des matières montre qu'il s'agit de 43 questions de controverse avec les juifs (qui n'évoquent pas le problème des miracles).

2 Une vision partagée de la religion

Quand on compare le traité 9 aux controverses écrites en grec dans l'Antiquité par des chrétiens contre les juifs, que ce soit le *Dialogue avec Tryphon* de Justin au II^e siècle ap. J.-C. ou la *Doctrina Jacobi* au VII^e siècle, une différence saute aux yeux. Les dialogues antiques sont fondés sur des citations de la Bible qui prouveraient la messianité et la divinité de Jésus (cf. Morlet *et al.*, 2013). Au contraire, le traité 9 de 'Abū Qurra commence par une réflexion sur la nature de la religion et les preuves de la religion⁶.

'Abū Qurra commence en citant le livre de l'*Exode* aux chapitres 2 et 3. Moïse a la vision de Dieu dans le buisson ardent. Il est envoyé par Dieu aux Hébreux pour les libérer de Pharaon. Il exige d'avoir des signes qui prouvent qu'il est bien envoyé par Dieu. En transformant son bâton en serpent, en transformant la main de Moïse introduite dans sa manche en main lépreuse puis de nouveau saine, Dieu gratifie Moïse de la possibilité de faire des miracles pour accréditer sa mission. Théodore écrit alors : « De cela, ceux qui ont l'esprit (*'ūlū al-'albāb*) induisent que la religion ne doit pas, pour qui en a la connaissance théorique, être acceptée sans miracles (*'a'āğīb*) de la part de qui l'institue » ('Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 141, l. 13-14).

Notons que notre auteur en parlant de « ceux qui ont de l'esprit » (*'ūlū al-'albāb*) utilise une expression coranique⁷. Qui sont-ils ? Il est impossible de les identifier précisément, sinon en disant qu'ils tirent argument d'un passage biblique (et coranique) pour définir les caractères de la vraie religion, et qu'ils procèdent par déduction ou induction (*yastadillū*), c'est-à-dire par un raisonnement logique. Telle pourrait être la définition de « théologiens dialecticiens » (*mutakallimūn*). Plus loin, Théodore écrit : « Il faut ainsi que quiconque a de l'esprit (*dū lubb*) n'accepte pas une religion non fondée sur des miracles (*'a'āğīb*) divins, preuve (*burhān*) que celui

6 Cela rejoint l'interrogation qui apparaît dans le maître-ouvrage du théologien qu'est le *Traité de l'existence du Créateur et de la vraie religion*.

7 Cf. Cor. 2, 179, 197, 229, etc.

qui s'en présente muni vient de Dieu » ('Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 142, l. 3-4).

Le miracle est donc la *preuve* de la religion, dans une réflexion que 'Abū Qurra mène en général sur la religion. Cette idée rejoint ce que dit le Coran (Cor. 20, 17-23 et surtout 28, 31-32) à propos des deux miracles de Moïse, celui de son bâton et de sa main, vus comme « signes ('āyāt) majeurs » de Dieu (Cor. 20, 31) et « preuve (*burhān*) de la part de ton Seigneur » (Cor. 28, 32). Notre auteur utilise ailleurs le mot « signes » ('āyāt) dans l'expression « par les signes de Dieu et ses miracles » (*bi-'āyāt allāh wa-'a'āğibi-hi*, 'Abū Qurra, *De l'existence*, p. 268).

Dans un passage célèbre du *Kitāb al-bayān wa-l-tabyīn*, Ğāhiz (m. 255/869) discute de la signification en général (*nišba*)⁸ et des « signes » ('āyāt) en particulier comme mode de signification supérieur : « Je témoigne qu'il y a dans les cieux et la terre des preuves, des signes ('āyāt) et des témoignages bien établis ; chacun d'eux argumente en ta faveur et témoigne de ta qualité de Seigneur » (Ğāhiz, *Bayān*, t. I, p. 85).

Dans ce texte, preuves et « signes » sont associés. Sans aller aussi loin, 'Abū Qurra tente d'appliquer à la religion le système philosophique de validation de la vérité en s'appuyant sur la logique des preuves. On a là une constante de la pensée de Théodore 'Abū Qurra. Après avoir développé l'idée que la religion ne saurait être accueillie sans miracle, 'Abū Qurra écrit :

En effet, Moïse⁹ savait que s'il devait se prévaloir que Dieu l'avait envoyé en mission pour établir la loi d'une religion sans apporter comme preuve (*burhān*) avec lui quelques miracles ('a'āğīb) qu'il aurait produits et que personne n'aurait pu produire pareillement sinon avec le soutien de Dieu,

8 « L'ensemble des signes qui renvoient à des notions se ramènent à cinq choses : la parole, le signe corporel ('išāra), le nombre, l'écriture puis enfin l'état signifiant, celui que l'on nomme *nišba*. La *nišba* est l'état signifiant qui tient lieu de toutes ces sortes de signes et qui n'est pas moins significatif qu'eux. La *nišba* est l'état qui exprime une chose sans la parole, qui l'indique sans un signe de la main. Cela est apparent dans la création des cieux et de la terre, dans chaque être silencieux ou doué de la parole ». Traduction aimablement communiquée par Jawdath Jabbour de Ğāhiz, *Bayān*, t. I, p. 85.

9 Dans un autre manuscrit, utilisé par Lamoreaux, 2005, p. 28, n. 7, le *Sinaiticus Arabicus* 441 (a. 1196 et 1240), le terme de « philosophe » *faylašūf* a été ajouté après Moïse : « En effet, Moïse le philosophe savait... ». L'auteur se placerait donc, du point de vue du copiste, dans la tradition philosophique antique.

l'attitude de quiconque a de l'intellect (*dū 'aql*) aurait été de le tancer, de s'opposer à sa parole, de le mépriser et de se détourner de lui. ('Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 141, l. 14-17)

Théodore 'Abū Qurra (même s'il y recourt en passant) semble prendre acte de l'échec de la controverse antique entre chrétiens et juifs qui consiste principalement en une discussion de passages bibliques à portée censément messianique. Est-ce parce que les arguments scripturaires qui s'appuyaient surtout sur l'état ancien du texte biblique au I^{er} et II^e siècles ap. J.-C. ont beaucoup perdu de validité avec la nouvelle édition du texte biblique donnée par les Massorètes au VIII^e et IX^e siècles ? Est-ce parce que la discussion cherche implicitement à justifier le christianisme aussi auprès des musulmans qui refusent l'autorité de la Bible ? Toujours est-il que le raisonnement de 'Abū Qurra marque une nouvelle étape de l'histoire des controverses, où la raison est convoquée dans une définition « raisonnée » de la religion, fondée sur la preuve par le miracle. 'Abū Qurra ne développe guère la signification des « miracles » (*'a 'āğīb*). Il semble s'en tenir à la notion de merveilleux et de « preuve » (ce dernier point rejoignant l'argumentation du Coran), mais sans s'expliquer là-dessus.

Probablement, la raison en est que la notion de miracle faisait partie d'un savoir partagé qui faisait débat. Nous proposons un trop succinct et nullement exhaustif panorama de la notion de « miracle » dans la littérature arabe savante.

Le contemporain de Théodore 'Abū Qurra, le théologien chrétien 'Ammār al-Baṣrī, dans son *Kitāb al-burhān* (cf. Baṣrī, *Burhān*, p. 26-27) déclare que les miracles sont un moyens par lesquels la vraie religion peut être identifiée, même s'il considère aussitôt que miracles et grands signes ont à présent cessé (cf. Griffith, 2008, p. 98). Il s'oppose aux Mu'tazilites qui déniaient toute valeur au miracle (cf. Mikhail, 2013, p. 58). On trouve en effet une certaine dévalorisation du miracle chez les musulmans et les juifs dans les siècles suivants, soit que le miracle soit trop sensible et non philosophique (Fārābī [m. 350/961] et Suyūṭī [m. 911/1505]) soit que le vrai miracle soit le miracle permanent de la grâce de Dieu pour Israël (Ibn Kammūna [m. 682-683/1284]) ou du Coran (Suyūṭī)

Nous avons parlé plus haut plus haut de Ğāḥiḏ. Au X^e siècle après J.-C., le philosophe Fārābī (cf. Diebler, 2007, p. 51-55) dans son *Livre de la religion (Kitāb al-milla)*, suppose que la religion vertueuse peut soit être instituée par un philosophe, soit apparaître

de manière naturelle à travers certains prophètes qui ont une forme de connaissance supérieure (mais qui demeure non philosophique). La preuve de la religion vertueuse est certaine uniquement à travers la démonstration, et donc réservée aux philosophes. Les théologiens dialecticiens, eux, recourent à la rhétorique et à la poétique associée à la prophétie, ce qui suppose le plus souvent un travail de représentation imagée qui, dans la compréhension des philosophes arabes, renvoie à l'usage contestable du syllogisme poétique. Dans cette approche, il n'est pas question de miracle.

Plus tard, en 1280 après J.-C., le philosophe juif Ibn Kammūna dans son *Examen de la critique des trois religions monothéistes* rappelle les miracles accomplis par Moïse comme celui de la main et du bâton, mais ce n'est pas tout. Les miracles de Moïse sont le modèle de tous les miracles accomplis après lui et surtout le plus grand miracle est

la promesse qu'il fit aux fils d'Israël dans la Torah, à savoir que s'ils obéissaient à Dieu, Dieu les distinguerait par des faveurs et des miracles (...) Tant que la Sakīna résida parmi eux, ils purent se rendre compte grâce à la fertilité de leur pays, à la régularité des pluies tombant aux moments propices, à la victoire remportée sur l'ennemi malgré leur petit nombre que le cours de leurs affaires ne suivait pas la loi naturelle mais relevait de la volonté divine. (Bellahsen, 2012, p. 78)

Plus tard, Suyūfī dans son *Parfait manuel coranique* écrit :

Il faut savoir que le miracle (*al-mu'ǧīza*) est un phénomène qui rompt l'habitude, qui est lié au défi et qui est au-delà de toute contestation. Il est perceptible par les sens ou par la raison. La plupart des miracles des fils d'Israël furent perceptibles par les sens (...) Les miracles passés étaient des réalités sensibles perceptibles au regard extérieur, comme la chamelle de Šāliḥ et le bâton de Moïse. (traduction légèrement modifiée de Lagarde, 2017, p. 1077-1078)

Le bâton de Moïse apparaît comme l'exemple même des miracles humains, mais qui sont qualifiés de sensibles, pour les opposants au miracle inimitable (*al-'i'ǧāz*) du Coran.

Dans la perspective de 'Abū Qurra, de façon assez banale dans le cadre de controverse interreligieuse, la preuve de la vérité du christianisme repose sur une surenchère quantitative et qualitative

dans les miracles. Le Christ faisait plus de miracles que Moïse, plus directement, et ses disciples aussi faisaient des miracles. Mais ce qui est plus intéressant, notre théologien associe la réception des miracles par la foule païenne, les « nations », à celle des sages, « doués d'esprit » ou « doués d'intellects ». Seuls les sages, en effet, ceux qui consacrent leur intellect à la théorie des choses, acceptent à juste titre ce système de preuve par le miracle, les gens du peuple ne suivant, en principe, leur religion que pour de mauvaises raisons¹⁰. Mais puisque les « nations » ont accueilli le christianisme à cause de ces miracles et pour aucune autre raison, puisque les sages savent qu'on ne doit accueillir nulle religion autrement que pour ses miracles, alors, finalement les « nations » sont vraiment sages. L'argument est cependant plus rhétorique que philosophique, puisqu'il s'appuie sur un principe qui n'est pas démontré, à savoir que c'est en raison des miracles que l'on doit accueillir une religion. Cette démonstration repose *in fine* sur l'exégèse des deux miracles de Moïse communs à la Bible et au Coran comme preuve que la prophétie nécessite la présence de miracle.

3 L'argument de la réussite du christianisme

Notre théologien butte sur une objection qui pourrait lui être fait par son interlocuteur juif, à savoir que ces miracles ont eu lieu du temps de ses ancêtres et qu'il n'est pas certain qu'ils aient réellement eu lieu. Une objection semblable se retrouve, on l'a vu chez 'Ammār al-Baṣrī, mais aussi chez Ibn Kammūna qui envisage que les deux miracles de Moïse, celui de la main et du bâton, puissent être taxer de subterfuges (cf. Bellahsen, 2012, p. 78-79).

Au raisonnement philosophique de notre auteur, son adversaire apporte une réfutation historique. En retour, Théodore 'Abū Qurra

10 Au début du traité 4 ('Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 71, l. 5-6), il précise que ce sont « la licence, le renom, l'esprit de clan et les satisfactions d'esprits vulgaires » (*al-ruḥṣ wa-l-'izz wa-l-ta'aṣṣub wa-qunū' al-'aql al-sūqī*). Dans un autre texte édité par Dick (cf. 'Abū Qurra, *Deux écrits*, p. 63-65), et intitulé *On the Characteristics of the True Religion* par Lamoreaux (2005, p. 55-57), les trois preuves de la vraie religion sont les suivantes : 1) des messagers ont été envoyés par Dieu à toutes les nations, 2) ils y ont accompli des miracles, 3) ils ont instruit les nations dans la langue de ces nations.

apporte deux réponses en reconnaissant implicitement la particularité de certaines écritures confessionnelles (*Actes des Apôtres*), par rapport à d'autres, comme l'*Exode*, qui pouvaient passer pour des écritures partagées pour les juifs et les chrétiens (voire pour les musulmans, à travers les citations qu'en fait le Coran).

D'abord, notre théologien développe un argument *a contrario*. Comment se fait-il que les païens se soient détournés de leurs (supposées) mauvaises mœurs pour adopter la religion si rigoureuse qu'est le christianisme ? Ce ne peut être que du fait des miracles. En effet, la discipline du christianisme est si austère, elle qui appelle à la mortification, voire à la mort comme martyr, la théologie chrétienne est si rebutante, elle qui présente un Dieu qui meurt abandonné sur une croix, que ce n'est que par l'action divine manifestée par les miracles que le christianisme a pu être adopté par les païens :

[Le Christ] dit alors qu'il était en croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46), chose qui devait rebuter tous les auditeurs de suivre le Christ et de le considérer comme Dieu, comme toutes les nations [païennes] le firent [pourtant]. Et il est connu qu'il n'aurait jamais été accueilli s'il n'avait, à la vérité, accompli ces miracles mentionnés dans l'évangile et dans le livre des disciples. (' Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 147, l. 18-148, l. 1)

Le christianisme est présenté comme sublime parce que loin de flatter les désirs des gens, il les rebute : « Au contraire, [le Christ] s'est rendu répugnant auprès des gens qu'il appelait à la foi en son nom et leur a imposé [de subir] mort et mortification pour lui » (' Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 148, l. 7-9).

Le deuxième raison avancée pour démontrer la supériorité du christianisme est celle de la permanence de cette religion parmi ses populations anciennement païennes, chose qui est présentée comme un miracle continu. On a là l'argument du succès du christianisme, courant dans la littérature chrétienne grecque, latine et syriaque¹¹. Mais cette preuve s'inscrit aussi dans la justification du miracle par sa permanence qui sera développée par les penseurs juifs et

11 Voir notamment Dorival, 2001, p. 40-41 qui remonte au moins à Origène (m. ca. 253 ap. J.-C.), *Contre Celse*, I, 27 (réussite) et I, 64 (purification des mœurs), et Roggema, 2016, p. 273 sur *The Disputation*, § 10.

musulmans dans les siècles suivants. L'originalité de Théodore 'Abū Qurra est de proposer une estimation du nombre de chrétiens à son époque qui représenterait les cinq sixièmes de l'humanité. On lit en effet dans notre traité :

Il n'y a pas moyen que ces païens qui sont les cinq sixièmes de l'humanité aient accepté le Christ sinon en ce qu'ils ont vu ces miracles qui sont mentionnés dans l'évangile et dans les livres des disciples. (*lā maḥalla 'anna al-masīḥ lam taqbal-hu hādīhi al-'umām allatī hiya ḥamsat 'asdās al-nās, 'illā bi-mā ra 'aw min hādīhi al-'a 'āḡīb al-maḍkūra fī al-'ingīl wa-kutub al-talāmīd*, 'Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 151, l. 7)

On peut comparer cette affirmation avec ce que dit le moine dans la *Dialogue d'un notable musulman et d'un moine de Bēt Ḥālē*, ch. 10 (cf. *The Disputation*), un texte syriaque du VIII^e siècle. Il y est très vaguement question de 22 rois du nord, à l'ouest de rois de Nubie, d'Éthiopie et d'Arabie (voire d'Inde) et aussi de 4 rois de Rome (ou Byzance), de rois du sud : à Merv, en Chine, au Sri-Lanka, à Téhéran (Rayy), à Ḥamadān, sur les bords de la mer Caspienne (*Ḡurḡān* et *Ḡīlān*) et dans les îles du Golfe persique (ou de l'Océan Indien). Dans le monde ainsi décrit, le pouvoir musulman ne porterait, dit le moine, que sur une toute petite partie, le quart du monde, tandis que les trois quarts décrits précédemment lui échappent.

Chez 'Abū Qurra, les chiffres sont différents : les cinq sixièmes de l'humanité sont chrétiens. Il est écrit « et ils dépassent les cinq sixièmes de l'humanité ou plus » dans le traité 4 (*wa-ḡāwazat ḥamsat 'asdās al-nās fī miṭl 'aw 'aktar min dālik*, 'Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 74, l. 11-12). Il est repris dans l'*Opuscule grec* 21 sous la forme ἡμισυ τέταρτον (*hēmisu tetarton*) que le traducteur anglais Lamoreaux ne comprend pas et qu'il traduit bizarrement « une moitié ou un quart de l'humanité » (*a half or a fourth of all human beings*, Lamoreaux, 2005, p. 217). Le *Lexikon zur byzantinischen Gräzität* (Trapp, 1994, t. 1, p. 658) ne comprend pas lui non plus et donne le sens fantaisiste de « trois quarts » (*dreiviertel*). Seul le traducteur latin de la Renaissance, l'humaniste Francisco de Torres (ca. 1509-1584), avait bien compris qu'il s'agissait des « deux tiers et d'un demi-tiers » de l'humanité (*duae partes hominum cum dimidia*, 'Abū Qurra, *Opuscula*, col. 1550, n. 52¹²) soit ses cinq sixièmes.

12 L'édition de Reinhold Gleib et Adel-Théodore Khoury ('Abū Qurra,

Notre théologien considère dans son *Traité de l'existence du Créateur et de la vraie religion* comme une vérité reconnue la légende de l'apôtre Thomas qui évangélisa les bords de la Mer rouge (ou bien la région inférieure de l'Indus, *al-Buġġa*¹³), le Pakistan (*al-Sind*), l'Inde (*al-Hind*) et la Chine (*al-Šīn*)... Cela correspond *grosso modo* aux missions syriaques d'évangélisation de l'époque. Et il affirme que « les nations [païennes] dans leur ensemble » (*al-'umām 'aġma'īn*, 'Abū Qurra, *De l'existence*, p. 268) ont accepté le christianisme. Dans l'*Opuscule grec* 21, il est fait mention des Grecs, des Romains et des Francs qui ont accueilli le christianisme... Comme le christianisme est encore majoritaire dans l'empire abbasside, dans un élan d'enthousiasme prosélyte, Théodore 'Abū Qurra a pu défendre l'idée que les cinq sixièmes de l'humanité étaient chrétiens. Même s'il y a de l'exagération dans ce chiffre, le fait qu'il l'avance reflète sans doute la perception du monde qu'avait un théologien syro-arabe au début du IX^e siècle.

4 Une critique voilée de l'islam ?

Venons-en au troisième point. Ce traité adressé aux juifs, qui interpelle même son interlocuteur sous la forme : « ô juif... » (*yā yahūdī*, 'Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 145, l. 5) pourrait-il en fait être dirigé contre le pouvoir musulman ? On aurait une forme d'écriture de la dissimulation, une écriture « entre les lignes » dont Leo Strauss (1899-1973) s'est fait le découvreur dans un article fameux « La persécution et l'art d'écrire » :

L'effet de la persécution sur la littérature est précisément qu'elle contraint tous les écrivains qui soutiennent des opinions hétérodoxes à développer une

Schriften, p. 104), porte τέταρτον, qui est une mauvaise leçon du *Monacensis Bibliothecae publicae*, *Graecus* 66 (XVI^e siècle), au lieu de la bonne leçon ἕμισυ τέταρτον donnée par le *Mosquensis*, *Musei Historici*, *Graecus* 231 (a. 932) cité par Lamoreaux, 2005, p. 217, n. 49.

13 Dick nous informe dans l'apparat critique qu'il s'agit de « tribus du Soudan entre la Nubie et l'Éthiopie, signalées par Ibn Nadīm dans son *Fihrist* » ('Abū Qurra, *De l'existence*, p. 268). Lamoreaux écrit de son côté qu'il s'agit de la région inférieure de l'Indus (« the region in and around the lower course of Indus river, falling today within the borders of Pakistan » (2005, p. 47, n. 17).

technique particulière d'écriture, celle à laquelle nous pensons lorsque nous parlons d'écrire entre les lignes. (Strauss, 1989, p. 57)

En effet, 'Abū Qurra associe au triomphe du pouvoir musulman les promesses de la religion juive liée selon lui à la flatterie des bas instincts et à la présentation d'un Dieu tout-puissant qui ne connaît pas la sublime humiliation du Christ crucifié :

Et ta religion, l'ami, est plus faite pour être acceptée de l'ignorant que la religion des chrétiens, du fait des éléments dans ta religion que nous avons mentionnés : exaltation, glorification publique de Dieu, effroi devant lui, et du fait de la licence, de l'ambition de pouvoir, du renom, du lait et du miel (cf. Ex 33,3), de la polygamie, du divorce à sa guise, du mépris des nations [païennes]. Tu seras porté, quand tu le décideras, sur leurs épaules, ils seront pour toi des esclaves et leurs filles des servantes et on construira pour toi ville et temple d'émeraude et d'hyacinthe (cf. Tb 13, 17). Cela ou d'autres choses semblables leurrent les ignorants et ils sont avides de cela et de ce qui y ressemble. Et s'il arrivait que quelqu'un sortît pour y inviter et en assurer les gens, en quoi serait-ce une merveille que les gens le suivent, surtout si souffle pour lui un peu de bon vent qui lui apporte le pouvoir, comme nous avons vu se produire ? ('Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 149, l. 18-150, l. 7)

Le traducteur anglais Lamoreaux y voit peut-être une allusion à l'islam. Il a raison : « ce que nous voyons se produire aujourd'hui » est bien une allusion à l'actualité politique. Ce que semble dire 'Abū Qurra est que le judaïsme serait finalement, si nous comprenons bien ce texte, une forme d'hypocrisie qui prétend à la glorification publique de Dieu. Il promettrait en fait tous les plaisirs qui attirent le bas peuple. L'assujettissement des peuples au pouvoir musulman qui se produit aujourd'hui serait la réalisation de promesses en réalité juives... On voit que donc la polémique contre les juifs peut déboucher sur une critique voilée de l'islam contemporain de 'Abū Qurra et sa domination des autres nations et *vice-versa*.

En effet, on retrouve en effet dans l'*Opuscule grec* 18, un dialogue entre un Sarrasin et Théodore, la reprise du même passage de l'*Exode* et des miracles de Moïse pour justifier de sa qualité de prophète ('Abū Qurra, *Schriften*, p. 90). Or le Christ est venu avec davantage de miracles qui l'accréditent davantage. Et le texte finit sur ces mots adressés au musulman : « qu'en est-il de votre prophète ? » Théodore semble donc réutiliser la thématique du traité 9 *Aux juifs, Sur les miracles* dans ce petit dialogue polémique contre

les musulmans. Il semble qu'en grec, ce genre de dialogue a eu plus de facilité à se conserver qu'en arabe. C'est aussi dans un autre dialogue avec un savant musulman, l'*Opuscule grec* 21, on l'a vu, que l'argument présentant les cinq sixièmes de l'humanité chrétienne est avancé, argument qui était utilisé dans la polémique contre les juifs.

5 Conclusion

Théodore, comme un compositeur de musique habile à réutiliser ses mélodies, reprend ses arguments dans plusieurs contextes, car la polémique anti-juive a beaucoup d'affinité avec la polémique anti-musulmane. On pourrait même penser, si l'on suit la pensée de Strauss, que le traité *Aux juifs, Sur les miracles* a une double cible, l'une explicite, les juifs, et l'autre voilée, les musulmans. Les œuvres de notre auteur conservées en traduction grecque nous invitent à lire le traité 9 dans ce sens. Le grand miracle que serait la conversion généralisée au christianisme s'opposerait à la domination d'alors du pouvoir musulman, lequel serait simplement favorisé par un heureux vent de fortune. La différence entre la réussite du christianisme qui serait miraculeuse et celle de l'islam qui ne le serait pas reposerait sur le contenu de la religion : contraire aux désirs vulgaires dans le cas du christianisme, et donc miraculeuse, ou prétendument flatteuse des bas appétits dans le cas du judaïsme (et sans doute de l'islam). En tout cas, l'insistance sur la nécessité des miracles et sur le miracle permanent qu'est la conversion de, censément, les cinq sixièmes de l'humanité au christianisme s'inscrit parfaitement dans une longue histoire à venir de la polémique interreligieuse en terres arabes. Il ne suffit pas que les miracles aient eu lieu, il faut encore que les miracles soient présents. Voilà peut-être ce qui conduira les musulmans à développer plus tard l'idée du Coran comme miracle permanent (*i'ğāz*). Ainsi le miracle sert à prouver la religion, mais chaque religion a sa propre doctrine des miracles, ses propres règles d'interprétation. On a là un cercle que Pascal (1623-1662) résume ainsi dans ses *Pensées* (cf. Pascal, *Pensées*, n° 832-834) : « Les miracles discernent la doctrine et la doctrine discerne les miracles. »

6 Traduction¹⁴

Théodore 'Abū Qurra, *Aux juifs, Sur les miracles* ('Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 140-159, Traité n° 9¹⁵)

6.1 Dieu donne à Moïse un pouvoir thaumaturgique

1. Dieu apparut à Moïse au mont Sinaï, le choisit pour établir une religion pour les fils d'Israël et lui ordonna de se rendre devant Pharaon, roi d'Égypte, et de les sauver de ses mains¹⁶. Moïse s'excusa avec divers prétextes auprès de Dieu pour [ne pas remplir] la mission, la peur lui étant venue face à l'immensité de la tâche pour laquelle Dieu l'avait choisi. Il dit à Dieu : « Qui suis-je pour aller devant Pharaon et libérer ton peuple de ses mains ? » Dieu lui dit : « Moi, je t'aiderai et je rendrai forte ta parole. Mais [pour cela], pars réunir les chefs des fils d'Israël et leur dire : “le Seigneur Dieu de vos pères m'a envoyé : le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob m'a envoyé en mission vers vous”. » Moïse dit alors : « Si j'allais vers les fils d'Israël leur dire : “le Dieu de vos pères m'envoie vers vous”, et s'ils rétorquaient : “Quel est son nom ?”, que leur répondrais-je ? » Dieu dit : « Dis-leur : “Celui qui n'a jamais cessé d'exister m'envoie vers vous. Et Dieu dit : ‘Je suis celui qui n'a jamais cessé d'exister, je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac [B 141] et le Dieu de Jacob’.” » Puis Moïse dit à Dieu¹⁷ : « Considère que je sois venu à eux et que je leur aie annoncé la parole qui vient de toi, s'ils me disent : “Menteur, Dieu ne t'est pas apparu !”, que leur dirai-je alors ? » À ce moment-là, [Dieu] lui dit : « Qu'as-tu à la main ? » Moïse lui dit alors : « Un bâton. » Dieu lui dit : « Jette-le à terre ! » Moïse le jeta à terre et le bâton se transforma

14 Nous remercions Jawdath Jabbour d'avoir bien voulu relire cette traduction.

15 Nous traduisons l'édition de Bacha ('Abū Qurra, *Mayāmir*) faite à partir du manuscrit *Sidonius, Dayr al-Muḥalliṣ* 392 (a. 1735), copie d'un manuscrit de l'an 1051 ap. J.-C., écrit par Agapius du monastère Saint-Élie de la Montagne noire. Nous ne tenons pas compte des variantes du *Sinaiticus Arabicus* 441 (a. 1196 et 1240) signalées par Lamoreaux, 2005, p. 27-39, sauf si le texte l'exige absolument. En effet, il nous paraît en général que le *Sinaiticus Arabicus* 441 présente un autre état de texte, avec des corrections du texte souvent superflues.

16 'Abū Qurra va résumer Ex 2-3.

17 'Abū Qurra reprend Ex 4, 1-4.

en serpent. Il effraya Moïse et Moïse se mit à fuir devant lui. Dieu lui dit : « Prends-le par la queue. » Moïse le prit par la queue et le serpent redevint bâton. Puis Dieu lui dit : « Mets ta main dans ta manche ! » Moïse la mit dans sa manche et voilà qu'elle était couverte d'une lèpre d'une blancheur éclatante comme la neige. Et Dieu lui dit : « Remets-la dans ta manche. » Moïse la remit puis la sortit, et voilà qu'elle avait repris le teint de la peau. Dieu lui dit : « Si les fils d'Israël croient au premier signe, c'est bon ; s'ils n'y croient pas, ce sera bon au second signe ; et s'ils ne croient pas au second signe, puise de l'eau dans le fleuve et verse-la sur la terre : elle se transformera alors en sang pour qu'ils croient que le Dieu de leurs pères t'a envoyé en mission auprès d'eux. » Lorsque Dieu lui donna le pouvoir [de faire] des miracles, Moïse finit par accepter d'aller en Égypte.

6.2 Que les miracles justifient la religion

2. De cela, les gens doués d'esprit induisent que, pour qui a pour projet de l'examiner, la religion ne doit pas être acceptée sans miracle de la part de celui qui l'institue. En effet, Moïse savait que s'il devait se prévaloir que Dieu l'avait envoyé en mission pour établir une religion sans apporter comme preuve avec lui quelques miracles qu'il aurait produits et que personne n'aurait pu produire semblablement sinon avec le soutien de Dieu, l'attitude de quiconque a de l'intellect aurait été de lui interdire de parler, de s'opposer à sa parole, de le mépriser et de se détourner de lui. [B 142] Mais il savait que s'il lui était accordé la puissance [de faire] des miracles, il aurait un puissant moyen destiné à qui aurait le dessein de s'investir à la recherche du bien : il pourrait le conduire à entrer dans l'adoration divine qu'il instituait à son intention. Il faut ainsi que quiconque a de l'esprit n'accepte nulle religion si elle n'est fondée sur des miracles divins, preuve que vient de Dieu celui qui s'en présente muni. Dès lors, qui reçoit une religion hors de ce fondement néglige et abandonne une assurance en une affaire où, sinon pour ce but, aucune assurance n'est donnée à l'homme. Il se plonge dans la ruine et se livre à qui l'attire à sa perte et le détourne du chemin conduisant au seul bonheur auquel aspirent les intellects.

6.3 Des miracles de Moïse, du Christ et de ses disciples

3. Qui a accueilli la religion qu'a apportée Moïse a été bien conduit, parce que Moïse n'a authentifié sa prophétie et sa mission venant de Dieu que par des actes miraculeux qui ne s'accomplissent que par la puissance de Dieu. Et puisqu'il apporta le mystère à ceux qui l'avaient accueilli, qu'il leur raconta comment Dieu avait créé le ciel et la terre et qu'il leur annonça ce qui était avant eux et que leurs intellects ne pouvaient saisir, ils firent bien d'engager leur âme à se laisser convaincre par lui et à croire à sa véracité. En effet, Dieu ne donne la puissance d'accomplir des miracles qu'à celui qui œuvre en accord avec lui et invite [autrui] à se laisser bien guider et conduire par Dieu.

4. C'est ainsi que le Christ notre Dieu, la Sagesse véritable, n'a nullement commencé à enseigner avant que ne parût sa puissance divine dans les miracles, qu'il ne laissât s'approcher de lui des gens frappés de différentes sortes de langueurs et de maladies les faisant souffrir et les torturant, et qu'il ne les guérît et leur donnât le bonheur d'une parfaite santé (cf. Mt 4, 23). Quand il eut fait cela, s'approchèrent de lui les foules de Galilée, de Jérusalem et des villages du Jourdain (cf. Mt 4, 25). Quand il vit les foules autour de lui, il invita ses disciples à le rejoindre, ouvrit la bouche et dit : « Heureux les pauvres en esprit, le règne du ciel est à eux (Mt 5, 3). » Puis il continua à les enseigner et il leur donna sa loi [B 143] pas à pas en se conformant au modèle de Moïse. Il ne cessa pas de mêler miracle et loi, loi et miracle jusqu'à ce que, étant allé au bout du plan divin le concernant, il fût crucifié, enseveli et ressuscitât le troisième jour. Ceux que le Christ s'était adjoint par ses innombrables miracles furent bien conduits et leur conviction fut renforcée comme le fut celle de ceux qui avaient accueilli Moïse parce qu'il avait accompli des miracles.

5. Si l'on compare Moïse et le Christ, le dernier fut plus puissant que le premier, même si tous les deux furent puissants, parce que les miracles du Christ sont innombrables et indénombrables, qu'ils ne se bornent pas à aux miracles qu'il accomplit directement mais qu'il donna à ses disciples autorité pour en accomplir en son nom. Pour ce qui est de Moïse, il fit des miracles en nombre limité, il ne les fit pas par sa puissance propre mais par la puissance de Dieu, sur son ordre ou en l'invoquant, et Moïse n'invita absolument personne en lui disant : « Va et fais des miracles en mon nom ! » Ce fut à raison que

se fit tout ce qui se fit par le Christ et Moïse. C'était que le Christ était Dieu, fils de Dieu, et qu'il était capable d'accomplir des miracles par sa puissance propre et de rendre capable qui il lui plaisait d'en accomplir pareillement en son nom. Mais pour ce qui est de Moïse, c'était un serviteur qui recevait des ordres et la puissance d'accomplir des miracles ne lui venait pas de lui-même mais seulement de Dieu. Pour cela, il ne fit pas de miracle tant qu'il ne lui fut prescrit par Dieu d'en accomplir ou qu'il ne l'invoquât, — et alors, [Dieu] lui permettait de l'accomplir.

Comme Moïse accomplissait des miracles par la puissance de Dieu, sur son ordre ou en l'invoquant, de même les disciples du Christ accomplissaient des miracles, non pas au nom de Dieu, mais au nom de Jésus le Christ, par sa puissance, sur son ordre ou en l'invoquant. Les disciples furent bien plus puissants que Moïse pour accomplir des miracles, parce que pour Moïse, cela lui était prescrit ou bien il invoquait [Dieu] avant d'accomplir le miracle, tandis que pour les disciples, la plupart des miracles se faisaient sans supplication. Ils se contentaient de dire : « au nom du Christ, que se lève ce mort (Ac 9, 40) », [B 144] « pour cet aveugle que s'ouvrent ses yeux (Ac 22, 13) » ou « que soit guéri ce paralytique (cf. Ac 3, 6 et 14, 10) » et il advenait selon leurs paroles. Ils ne s'en tenaient pas à cela : quand saint Pierre marchait, où que parvînt son ombre, elle n'effleurait pas de malade sans le guérir (cf. Ac 5, 15) et pour saint Paul, on prenait son manteau, on le posait sur les malades, et la bonne santé leur venait (cf. Ac 19, 11-12).

6.4 Des miracles et de la prophétie

C'est par ces disciples que se réalisa la parole de David quand il avait dit : « Dieu donne à ceux qui annoncent la bonne nouvelle abondante puissance (Ps 67, 12) ». Les Juifs n'avaient pas eu autant de raison d'accueillir Moïse que les nations [païennes] n'en eurent d'accueillir le Christ, parce qu'il y avait chez ce dernier plus de grandeur que chez le précédent, tout comme la lumière du soleil est plus grande que celle d'une lampe. Les nations [païennes] se limitèrent à ce qu'elles percevaient des miracles qu'accomplirent les disciples du Christ au nom du Christ et ce furent des miracles suffisants pour les inviter à accueillir le Christ et la foi en tout ce que le Christ avait dit et tout ce que ses disciples avaient dit à son sujet, —et cela, même s'il n'y avait pas eu la loi de Moïse et les prophètes pour l'annoncer. De fait, de même que quand Moïse était venu chez les fils d'Israël,

ils¹⁸ l'avaient cru et avaient accepté ce qu'il leur avait raconté de Dieu en raison de ces miracles qu'il avait accomplis parmi eux (même si personne avant Moïse n'avait annoncé sa venue et que les fils d'Israël ne l'avaient pas engagé à authentifier lui-même, en plus de ses miracles, une prophétie à son sujet d'un précédent prophète), de même les nations [païennes] eurent pouvoir¹⁹ d'avoir foi au Christ et elles le crurent par les innombrables miracles que lui et ses disciples accomplissaient (quand bien même Moïse et les prophètes ne l'auraient pas annoncé). Aussi combien faut-il que nous accueillons le Christ plus que Moïse ne fut accueilli, en l'honneur aussi de la prophétie qui le précéda de la part de Moïse et de tous les prophètes concernant toute son économie : sa croix (Is 65, 2), [son flanc] transpercé (Za 12, 10), ses mains et ses pieds cloués, le tirage au sort [B 145] de son vêtement (Ps 21, 18-19), les crachats à son visage (Is 50, 6), la flagellation de son dos (Ps 82, 14), le fait que par ses blessures, il libérerait les gens de leurs péchés et guérirait la maladie de leurs fautes (Is 53, 5) et le fait qu'on lui verserait à boire du vinaigre et qu'on lui donnerait à manger du fiel (Ps 68, 22). Ces passages des prophètes que nous avons rappelés sont bien connus.

6. La merveille, c'est que toi, ô juif, tu aies accueilli Moïse en raison de ses miracles en nombre limité mais que tu n'accueilles pas le Christ avec ses miracles innombrables et indénombrables. Si tu étais juste, il te faudrait accepter celui-ci, quand bien même Moïse et les prophètes ne l'auraient pas annoncé, tout comme tu as accepté Moïse avec ses miracles sans exiger de lui qu'il réalisât lui-même en plus une prophétie à son sujet d'un prophète précédent.

6.5 Que Moïse n'a pas interdit de croire au Christ

Si Moïse t'avait ordonné de ne pas accueillir de prophète après lui comme le Christ l'a ordonné aux chrétiens (cf. Lc 16, 16), tu serais, ma foi, excusable de douter du Christ. Mais Moïse n'a eu de cesse dans sa loi toute pure d'insister auprès de toi sur le fait qu'un prophète viendrait après lui (cf. Dt 18, 15 et 17) et de t'ordonner d'être constant à l'écouter et à lui obéir en tout ce qu'il t'ordonnerait. Il t'avertit [d'un risque] de mort si tu te rebelles contre ce prophète

18 Nous supprimons le *wa-* devant *ṣaddaqū* à la suite du *Sinaiticus*, comme Lamoreaux, 2005, p. 30, n. 19.

19 Nous corrigeons *yasa ṭ-hum* en *yasa 'u-hum* à la suite du *Sinaiticus*, comme Lamoreaux, 2005, p. 30, n. 19.

et il dit que ce prophète, comme lui, établira une loi et une alliance nouvelle. Il aurait fallu à partir de ce propos que tu abandonnes tous les prophètes à l'exception de ce seul prophète auquel tu avais reçu l'ordre d'obéir, quel qu'il soit. Et Moïse t'avait informé que Jacob t'annonçait que la prophétie ne manquerait jamais chez toi jusqu'à ce que vienne le Christ qui est l'espoir des nations [païennes] (cf. Gn 49, 10). En cela, il authentifiait tous les prophètes qui étaient avant le Christ. Ensuite, il mettait à part celui-ci tout seul et il t'ordonnait maintes fois, sur oracle de Dieu, de lui obéir. Ce qui précède comme information de Moïse à ton encontre sur la venue de ce prophète qui établirait une alliance ne devait t'empêcher pas même un instant d'accueillir le Christ et la foi en son nom puisqu'il avait accompli ces miracles. Tu aurais dû t'en aviser avec intelligence : [B 146] tu aurais dit alors : « le prophète auquel Moïse m'a ordonné d'obéir, c'est lui. Puisqu'il a accompli d'innombrables miracles comme ne l'avait pas fait Moïse, même si Moïse avait rétracté son ordre et qu'il n'eût ni ordonné ni interdit de lui obéir, ces miracles en toute justice m'engageraient envers lui à l'accueillir ne serait-ce qu'à cause d'eux-mêmes, et à ne pas exiger de lui qu'il réalisât lui-même la prophétie d'un précédent prophète le concernant, tout comme j'ai accueilli Moïse. »

De même apprends, ô juif, que ce prophète est celui qui établit la loi et une alliance nouvelle, et c'est pour cela, que [Moïse] t'a spécifiquement enjoint de lui obéir et il te l'a répété. Aussi, écoute l'ordre de Dieu chez le prophète Jérémie : « Des jours viendront, dit le Seigneur, où j'établirai pour les fils d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle, non pas comme l'alliance que j'avais établie avec eux quand je les avais fait sortir de la terre d'Égypte (Jr 31, 31-32) » et David dit au Seigneur : « Fais se lever pour eux, Seigneur, quelqu'un qui fasse une loi pour que les nations [païennes] apprennent qu'elles sont des hommes. (Ps 9, 21 LXX) »

6.6 Que le Christ a réellement accompli des miracles

7. Et si tu dis, ô juif : « Mes ancêtres chez qui apparut, en leur temps, celui qu'on nomme le Christ, ont péri et moi, je ne sais pas s'il a fait un miracle », nous te répondons : la preuve de cela se trouve près de toi, si tu mets de la bonne foi à ton salut. Il faut que tu apprennes que le Christ a accompli les miracles que nous avons mentionnés [pour la raison suivante :] les nations [païennes] l'ont accueilli ; il les a

portées à tout ce qui contredisait leur intellect, leurs passions et leurs convoitises ; ils les a fait passer de l'aisance à la rigueur, de l'insouciance à la retenue, de l'opulence au strict nécessaire, de la licence à la fermeté et des licites convoitises à l'abandon du monde tout entier pour le Christ et au refus de ce qui est corporel et de la gloire mondaine au point qu'elles eurent l'audace de s'offrir à la mort en toutes sortes de tortures et désagréments plutôt que de le renier. Il leur dit : « Quiconque m'a renié devant les gens, moi je l'ai renié devant mon père qui est aux cieux (Mt 10, 33). » Il dit : « Considérez ce que [B 147] je vous ai dit en secret et annoncez-le publiquement sur les toits, et ne craignez pas qui tue le corps et ne peut pas tuer l'âme, mais craignez plutôt qui peut tuer l'âme et le corps tout ensemble et les jeter tous deux en enfer (Mt 10, 27-28). » Il dit : « Qui perd son âme pour moi la retrouve dans la vie éternelle (Mt 10, 39). » Il dit : « Qui me suit sans haïr son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses enfants et ses ascendants, n'est pas de ma famille (Mt 10, 37 ; Lc 14, 26). » Il dit : « Moi, je vous laisse²⁰ comme des brebis au milieu des loups (Mt 10, 16 ; Lc 10, 3) », « le monde sera en joie tandis que vous serez dans la tristesse (Jn 16, 20) » et « viendront des jours où qui vous tuera croira qu'il présente à Dieu un sacrifice (Jn 16, 2). »

Il leur établit comme loi de se livrer à la mortification, par exemple en s'abstenant de leurs convoitises et en extirpant leurs passions. Il dit : « Qui te gifle la joue, vers lui tourne l'autre, qui t'arrache ton manteau, ajoute-lui ta tunique (Mt 5, 39-40). » « Si tu regardes une femme pour la convoiter, tu as commis l'adultère en ton cœur (Mt 5, 28) ». Et « si tu dis à ton compagnon *rāqā* ou fou, le feu de l'enfer t'incombe (Mt 5, 22). » Il dit : « Vous avez entendu²¹ qu'il a été dit aux anciens : "aime qui t'aime, et hais ton ennemi" ; moi, je vous dis : "aimez vos ennemis et faites de bonnes supplications pour eux" (Mt 5, 43-44) » et d'autres choses de ce genre.

Informe-nous, ô juif, comment penses-tu que les nations [païennes] ont accueilli le Christ avec cette rigueur et cette mort qu'il

20 'Abū Qurra, *Mayāmir*, porte étrangement *muḥīlu-kum* (« je vous imagine ») tandis que le *Sinaiticus Arabicus* 441 (utilisé par Lamoreaux, 2005, p. 32, n. 40) porte *muḥallīkum* (« je vous laisse »), plus conforme au texte de l'évangile. Nous suivons cette correction.

21 Nous corrigeons *sami'tu* (« j'ai entendu ») de 'Abū Qurra, *Mayāmir* en *sami'tum* (« vous avez entendu »), qui est plus conforme au texte évangélique. Le même Bacha (1905, p. 21) traduit d'ailleurs le verbe par « vous avez entendu ».

leur avait établie en loi, notamment par l'abomination qu'il s'imputa à lui-même : croix, douleurs et infamie. Ses ennemis se réjouirent méchamment, clouèrent ses mains et ses pieds, le pendirent au bois, lui versèrent du vinaigre à boire et lui donnèrent du fiel à manger au point qu'il en transpira une sueur qui coagula²² en sang. Il dit alors qu'il était en croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? (Mt 27, 46) », chose qui devait rebuter tous les auditeurs de suivre le Christ et de le considérer comme Dieu, comme toutes les nations [païennes] le firent [pourtant]. Et il est connu qu'il n'aurait jamais été accueilli s'il [B 148] n'avait, à la vérité, accompli ces miracles mentionnés dans l'évangile et dans le livre des disciples²³. Inévitablement, ce sont eux qui subjuguèrent les intellects et les contraignirent à accueillir le Christ et la foi en son nom.

Et si le souci du Christ avait été de faire illusion, quand bien même il eût enduré ces choses que nous avons mentionnées, il aurait fallu, qu'il ordonnât à ses disciples de les cacher aux nations [païennes], de l'exalter parmi [elles] et d'enjoliver son affaire... Dans ce cas, son propos aurait [dû] être d'exalter la licence et les convoitises pour que cela les invitât à accourir vers lui. Mais il ne l'a pas fait, —loin de lui cette idée ! Au contraire, il s'est rendu répugnant auprès des gens qu'il appelait à la foi en son nom et leur a imposé [de subir] mort et mortification pour lui.

8. N'est-ce pas là le merveilleux ? Moïse a invoqué Dieu, il l'a magnifié en disant : « Dieu créa le ciel et la terre (Gn 1, 1) » et « il est au-dessus des cieux »²⁴, il a produit ces mots pour glorifier et exalter Dieu en tout point. Il a commencé à sauver les fils d'Israël en les libérant de l'esclavage au service de Pharaon, en leur fendant la mer et leur faisant venir la manne et les cailles, en leur faisant sortir de l'eau des rochers et en tuant pour eux les nations [païennes]. Il leur a dit : « Dieu vous fortifiera et vous tuerez les nations [païennes] de Syrie-Phénicie (*al-Šām*), vous envahirez leur pays et vous en

22 'Abū Qurra, *Mayāmir* porte étrangement *ḥātir* (« trahissant ») tandis que le *Sinaiticus Arabicus* 441 (utilisé par Lamoreaux, 2005, p. 33, n. 46) porte *ḥāṭir* (« coagulant »), plus conforme au texte de l'évangile. Nous suivons cette correction.

23 Il s'agit des *Actes des Apôtres*.

24 Étrange référence, peut-être à Ps 112, 4 « Le Seigneur domine toutes les nations, et sa gloire est au-dessus des cieux »... Mais en quoi s'agit-il d'une parole de Moïse ? Ou bien faut-il rectifier *samawāt* « cieux » en *miyāh* « eaux » pour renvoyer à Gn 1, 1-2 ?

hériteriez²⁵ ». Il a établi une loi pleine de licence ; malgré tout cela, nul parmi les nations [païennes] ne l'a observée et il n'a pas convaincu les fils d'Israël par sa parole : ils n'ont pas cru en son Dieu. Au contraire, Dieu est descendu sur le mont Sinaï, la montagne a frémi à sa venue, elle en a fumé, Dieu a fait entrer l'effroi au cœur des fils d'Israël à la vue de cela mais ils n'ont pas tardé à adorer le veau, alors qu'ils étaient au pied du mont Sinaï (cf. Ex 32, 1-10). Les disciples du Christ, [eux], sont sortis chez les nations [païennes] ; devant elles, ils ont dressé un noir portrait du Christ, avec les souffrances que nous avons mentionnées, sa croix, et ces mots qu'on croirait [signes de] faiblesse, ils leur ont imposé la rigueur que le Christ avait posée en loi pour eux et le monde entier a répondu à leur [appel]. Qui ne comprend que cela ne serait pas advenu sinon par [B 149] la grâce des miracles qu'ils accomplissaient au nom du Christ, miracles qui étaient au-dessus de ceux de Moïse comme le ciel est au-dessus de la terre ?

9. Et tu ne peux dire, ô juif, que les nations [païennes] n'aient suivi le Christ que par esprit de clan, du fait de la proche parenté qu'il y aurait eu entre elles et lui. Cet argument te touche et l'on pourrait retourner contre toi l'accusation en disant que tu aurais suivi Moïse par esprit de clan à son égard ; (tu l'aurais ainsi fait) parce qu'il fait partie des tiens et afin d'être honoré par son pouvoir et renforcé par la puissance que Dieu lui a accordé. Mais pour ce qui est des nations [païennes], il n'y a nul moyen qu'une telle accusation les touche si elles ont suivi le Christ, parce que les disciples qui leur ont prêché étaient juifs et qu'ils les ont invitées à suivre un homme qui était apparemment juif. Cela aurait plutôt dû leur donner des frissons et les dégoûter de lui car les juifs étaient ennemis de toutes les nations [païennes]. Ils ne corrompirent pas leur prédication en y mêlant de l'ambition, de l'honneur, du renom mais [ils firent] plutôt le contraire de tout cela. Apprends donc, ô juif, que toutes les nations [païennes] n'ont considéré le Christ comme Dieu et qu'elles n'ont adhéré à sa religion avec cette obéissance quotidienne du fond de leur âme que par ces miracles mentionnés [précédemment] que les disciples accomplirent devant elles au nom du Christ.

10. Mais peut-être diras-tu que ces nations [païennes] ont suivi le Christ par ignorance. S'il en est ainsi de ton point de vue, saisis-toi, si tu es sincère, de ces propos effrayants qu'on a dits sur le Christ et

25 Il semble qu'on a là une citation recomposée à partir de plusieurs passages comme, par exemple, Dt 7, 1-2 et 16 ; 25, 19.

de ces lois qu'il a imposées et va en convaincre ne serait-ce qu'un seul homme parmi les ignorants. Mais tu ne le pourras pas : les ignorants ont plus d'entêtement dans leurs répugnances que les autres pour accepter cela, parce que l'ignorant n'est, comme la bête, que souci pour son appétit. Le discours le plus susceptible d'être absorbé par l'intellect de l'ignorant est ce qui est spécieux et vulgaire (*sūqī*). C'est ta religion, l'ami, qui est plus faite pour être acceptée de l'ignorant que la religion des chrétiens, du fait des éléments dans ta religion que nous avons mentionnés : exaltation, [B 150] glorification publique de Dieu, effroi devant lui²⁶, et du fait de la licence, de l'ambition de pouvoir, du renom, du lait et du miel (cf. Ex 33, 3), de la polygamie, du divorce à sa guise, du mépris des nations [païennes]. Tu seras porté sur leurs épaules, comme tu le prétends²⁷, ils seront pour toi des esclaves et leurs filles des servantes et on construira pour toi ville et temple d'émeraude et d'hyacinthe²⁸. Cela ou d'autres choses semblables leurrent les ignorants : ils sont avides de cela et de ce qui y ressemble. Et s'il arrivait que quelqu'un sortît pour y inviter et en assurer les gens, ce ne serait en aucun cas merveille que les gens le suivissent, surtout si souffle pour lui un peu de bon vent qui lui apporte le pouvoir, comme nous avons vu se produire²⁹ ?

11. Et si tu dis, mon brave, que les nations [païennes] étaient sages, c'est alors leur sagesse qui les a invitées à suivre le Christ. Il faut alors que tu les suives si tu leur imputes la sagesse bien que ces choses répugnantes qu'on décrit du Christ et qu'on lui impute, nul

26 À la différence du Fils de Dieu humilié prêché par les chrétiens, le Dieu de l'Ancien Testament, des juifs donc, glorieux et redoutable, serait plus facile à vénérer pour les gens simples ! Son pouvoir divin serait plus immédiatement perceptible à leurs yeux.

27 Il y a là sans doute allusion à Is 66, 12, dans un certain état du texte de la Septante, attesté par exemple par la Vulgate : « Car voici ce que dit le Seigneur : Je vais faire couler sur elle comme un fleuve de paix ; je répandrai sur elle comme un torrent qui déborde la gloire des nations que vous sucerez [comme un lait], on vous portera à la mamelle, on vous caressera sur les genoux. »

28 Là encore, on lira dans ce passage une allusion à Tb 13, 13 et 21 dans un certain état du texte de la Septante, attesté par exemple par la Vulgate : « Tu [*scil.* Jérusalem] brilleras d'une éclatante lumière, et tous les pays de la terre se prosterneront devant toi. (...) Les portes de Jérusalem seront bâties de saphirs et d'émeraudes, et toute l'enceinte de ses murailles, de pierres précieuses. »

29 Littéralement : « surtout si souffle pour lui un vent d'un pouvoir qui lui est donné comme nous l'avons vu être ».

sage d'entre les sages du monde ne les accepte : elles dépassent l'intellect de tout le monde tant que ne les submerge la grâce de l'Esprit saint les convainquant que le Christ est Dieu, comme a dit saint Paul : « Personne ne peut dire que le Christ est Seigneur sinon par l'Esprit saint (1 Co 12, 3). » Si tu ne crois pas à cela, porte cette prédication du Christ à tous les sages d'entre les sages du monde et convaincs-en ne serait-ce qu'un seul d'entre eux. Mais tu ne le pourras pas parce que la sagesse du monde n'a pour souci que la gloire du monde †et qu'elle ne croit pas à ce qui va à l'encontre des définitions de l'être dont elle va au bout sans l'intellect de la foule³⁰†, la splendeur des jeux de langage et les voluptés des raffinements de langage. Mais la prédication du Christ contrevient à tout cela. La chose est comme dit Paul : « par la sagesse de Dieu, le monde n'a pas connu Dieu dans la sagesse et il a plu à Dieu d'en recueillir³¹ ceux qui ont cru à la folie de la prédication (1 Co 1, 21). »

[B 151] 12. Et si tu dis que ceux qui ont suivi le Christ étaient par leur intellect des gens moyens, tu tiens un discours qui n'est pas vrai, parce que les gens moyens par l'intellect ont pour but d'avoir de la détermination dans les affaires du monde apparent et n'acceptent rien qui ne soit conforme à ce qu'ils ont expérimenté auparavant par expérience et sensation. La prédication du Christ ne peut être faite à ces intellects : ils en éprouvent du dégoût et s'en écartent vivement.

13. Et puisque tu as accepté les choses que nous avons mentionnées, tu t'es contraint à confesser sans échappatoire que ces nations [pāïennes] n'ont pu accueillir le Christ, elles qui font les cinq sixièmes de l'humanité, sinon parce qu'elles virent les miracles mentionnés dans l'évangile et dans le livre des disciples et du fait de l'Esprit saint. Il se répandait secrètement dans leurs intellects et les convainquait que le Christ était Dieu et fils de Dieu comme il l'avait dit de lui-même, même s'il avait enduré en termes de souffrances et de croix ce qu'on rapporte à son propos. Pourtant, il n'avait pas

30 Nous traduisons ainsi ce passage difficile que nous mettrons entre croix : il semble être un ajout marginal inséré par erreur dans le texte entre *fahr al-dunyā* et *al-tağammul*. La syntaxe de la conjonction *wa-'illā* (< *wa-'in lā*) ne s'accorde pas avec le reste de la phrase. Nous corrigeons donc avec le *Sinaiticus Arabicus* 144 suivi par Lamoreaux, 2005, p. 53, n. 62, *wa-'illā* en *wa-lā*.

31 Au lieu de la leçon *yağtabī min* « pour recueillir de » ('Abū Qurra, *Mayāmir*), le *Sinaiticus Arabicus* 144 suivi par Lamoreaux, 2005, p. 36, n. 64, donne *yuhyī* « pour sauver ». C'est d'ailleurs étrangement la leçon traduite par Bacha, 1905, p. 24.

enduré ces souffrances par impuissance ou vainement mais pour une droite raison même si cela est caché à celui dont le cœur n'est pas illuminé par l'Esprit saint.

Ce que nous avons rappelé confirme sans échappatoire qu'il n'est pas possible que les nations [païennes] aient accueilli le Christ sinon par ces miracles mentionnés dans l'évangile et dans le livre des disciples. Cela contraint ton intellect à croire et à se résoudre aux miracles comme si tu les avais vus et perçus.

6.7 Que le Christ authentifie Moïse

Ces miracles ont convaincu que le Christ est Dieu et fils de Dieu, comme il le dit de lui-même. Le Christ et les disciples ont témoigné pour Moïse et tous les prophètes qu'ils sont prophètes et qu'ils les ont authentifiés. Par le témoignage du Christ et de ses disciples, il est aujourd'hui confirmé pour qui a de l'intellect que Moïse et les prophètes furent envoyés par Dieu.

[B 152] 14. Mais toi, ô juif, si tu te donnais la peine aujourd'hui d'authentifier Moïse ou l'un des prophètes par méthode intellectuelle auprès d'un homme, tu ne le pourrais pas. La loi de Moïse et les prophètes, pendant plus de mille cinq cents ans environ, n'ont pu convaincre personne d'entre les nations [païennes] qu'ils venaient de Dieu et tes pères non plus ne se sont pas maintenus dans la loi ni dans l'adoration divine. Mais quand vint le Christ, il convainquit les nations [païennes] par ses miracles et il authentifia auprès d'elles Moïse et les prophètes comme s'il prêchait [lui-même] Moïse et les prophètes. Le Christ fit cela à raison et il n'y avait personne mieux placé que lui pour cela. Car c'était lui qui avait envoyé les prophètes et qui leur avait ordonné de prophétiser sur son compte et de le figurer pour que les intellects ne le renient pas lorsqu'il apparaîtra marchant sur terre. Et pour cela le prophète Michée vint et prophétisa sur son compte en disant : « Écoutez, toutes les nations [païennes], prêtez l'oreille, tous les peuples, et que le Seigneur vous en soit témoin : le Seigneur sort de son Lieu et descend jusqu'à venir sur terre, cela pour les fautes de Jacob et en raison des péchés d'Israël. » (Mi 1, 2 et 3 et 5). Et Jérémie dit à son propos : « Celui-ci est notre Dieu, nul autre ne compte que lui : il a trouvé une voie de connaissance et l'a donnée à Jacob son bien-aimé et à Israël son ami. Et ensuite il se fera voir et fréquentera les gens. » (Ba 3, 36-38)

Quant à Moïse, Dieu lui avait dit de faire d'Aaron un prêtre et de lui faire présenter le sacrifice à l'imitation de ce que Dieu lui

montrerait sur la montagne (cf. Ex 25, 40). Par là, il t'a fait savoir qu'il y a un autre prêtre qu'Aaron, dont Aaron est la figure, et qu'il y a un autre sacrifice que ces sacrifices, dont ils sont la figure. David est venu, il t'a expliqué qui est ce prêtre dont Aaron est la figure et il t'a informé qu'il est le Seigneur assis sur le trône à la droite de Dieu et qu'il est le fils enfanté de Dieu avant tous les siècles, en disant : « le Seigneur dit à mon Seigneur : “Siège à ma droite jusqu'à ce que je mette tes ennemis [B 153] sous tes pieds”. Et Dieu dit à celui-ci : “Moi, de [mon] ventre, avant la lumière, je t'ai enfanté”. Et il lui dit : “Tu es prêtre à jamais à la façon de Melchisédek”. » (Ps 109, 1-4). Isaïe te dit et t'explique [quel est] ce sacrifice dont ton sacrifice est la figure en affirmant que le Christ dit de lui-même : « Moi, je ne me suis pas rebellé, je n'ai pas contesté. J'ai livré mon dos au fouet et ma joue aux gifles et je n'ai pas écarté mon visage de l'infamie des crachats. » (Is 50, 6) Il dit chez Isaïe : « Il n'avait ni belle apparence ni gloire³². Nous l'avons vu et il n'avait ni belle apparence ni beauté, mais son apparence était méprisable : il n'avait pas l'apparence des hommes. C'était un homme blessé qui savait supporter les maladies. Il était méprisable et il ne comptait pas, mais c'est lui qui supportait nos maladies, pour nous il souffrait et nous l'avons compté pour un homme en peine frappé par Dieu, éprouvé. Mais lui, il n'était blessé que pour nos rebellions et exposé aux malheurs que pour nos péchés. Le châtement de notre paix était sur lui et par ses souffrances nous recevions remède. Nous étions tous égarés comme le bétail, chacun d'entre nous avait perdu son chemin. Mais le Seigneur l'a livré pour nos péchés. Il n'ouvrait pas la bouche quand il était éprouvé. Comme la bête d'abattoir, ils le conduisirent ; comme un mouton devant les bouchers, il était silencieux : il n'ouvrait pas la bouche dans son abaissement. » (Is 53, 2-7)

15. Ô juif, cela te montre, si tu as de l'intelligence, qu'Aaron, ton prêtre, était figure de ce prêtre et que ton sacrifice était figure de ce sacrifice. Car si ton prêtre avait été celui qui demandait le pardon des fautes pour les gens et ton sacrifice ce par quoi étaient pardonnés les fautes, alors le prêtre que David a mentionné et le sacrifice qu'a mentionné Isaïe, Dieu les aurait rendus futiles et Moïse t'aurait mensongèrement informé que ce qui est devant toi³³ en est figure.

32 À cause du passage parallèle dans le traité 6 ('Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 86, l. 12), il faut ici corriger *ġamāl* en *ġalāl*, comme le fait Lamoreaux, 2005, p. 37, n. 12, à partir du *Sinaiticus Arabicus* 411.

33 'Abū Qurra désigne ici Aaron.

David et Isaïe sont venus et t'ont expliqué cette figure, mais tu ne l'as pas saisie à ce moment comme te le dit Moïse : « Toi, tu as vu ce que Dieu a fait devant toi, mais Dieu ne vous a pas donné des yeux [B 154] qui voient, ni des oreilles qui entendent, ni des cœurs qui comprennent (Dt 29, 1.3). » Si les choses que tu vois, ô juif, n'avaient pas été figure d'autre chose et si elles n'avaient pas signifié autre chose, comment aurait-il été possible pour Moïse de te dire que « Toi, tu as vu ce que Dieu a fait devant toi, mais Dieu ne vous a pas donné des yeux qui voient, ni des oreilles qui entendent, ni des cœurs qui comprennent (Dt 29, 1 et 3) ? » Voilà qui montre que cela n'était devant toi qu'une figure, une chose qui en signifie une autre. Et David le confirme en te disant cela : « Nos pères n'ont pas saisi en Égypte tes miracles. » (Ps 105, 7)

6.8 Conclusions

16. Cela te suffit, ô juif, si tu as de l'esprit et³⁴ si tu cherches à acquérir le bien pour toi-même : voilà ta guérison et elle te serait déjà venue si tu l'avais accueillie de la bouche des maîtres chrétiens qui parlaient par l'Esprit saint et expliquaient tout ce qui concerne le Christ du point de vue tout ensemble de l'intellect et des livres. C'est la confirmation du christianisme : elle est contraignante et toute personne doué d'intelligence et de bonne volonté ne peut l'esquiver. L'intellect conduit inévitablement au Christ et le Christ authentifie Moïse et les prophètes. À nous l'Ancien et le Nouveau [Testament] comme l'a dit Salomon, fils de David, dans le Cantique des Cantiques (7, 14) « À nos portes sont tous les fruits anciens et nouveaux. »

7 Bibliographie

Sources primaires

'ABŪ QURRA, *De l'existence* = Tāwqūrus 'Abū Qurra, *Traité de l'existence du Créateur et de la vraie religion*, éd. Ignace DICK, (Patrimoine Arabe Chrétien 3), Zouk Michaël – Jounieh – Rome, al-Maṭba'at al-būlūsiya 1982.

34 À cause du contexte (cf. 'Abū Qurra, *Mayāmir*, p. 154, l. 11), nous corrigeons 'aw en wa- avec Lamoreaux, 2005, p. 38, n. 88, à partir du *Sinaiticus Arabicus* 144.

- 'ABŪ QURRA, *Deux écrits* = Tāwḏūrus 'Abū Qurra, « Deux écrits inédits de Théodore Abu Qurrah », éd. Ignace DICK, *Le Muséon* 72 (1959), p. 53-67.
- 'ABŪ QURRA, *Mayāmir* = Tāwḏūrus 'Abū Qurra, *Mayāmir Tāwḏūrus 'Abī Qurra 'usqf Ḥarrān*, éd. Constantin BACHA, Beyrouth, Maṭba'at al-Fawā'id, 1904.
- 'ABŪ QURRA, *Opuscula* = Tāwḏūrus 'Abū Qurra, *Varia opuscula*, éd. Jacques-Paul MIGNE, *Patrologiae cursus completus, Series graeca*, t. 97, Paris, Édition Migne, 1865.
- 'ABŪ QURRA, *Schriften* = Johannes Damaskenos [Jean Damascène] / Tāwḏūrus 'Abū Qurra, *Schriften zum Islam*, éd. Reinhold GLEI et Adel-Theodor KHOURY, Würzburg-Altenberg, Echter Verlag, 1995
- 'ABŪ QURRA, *Über die Tugend* = Tāwḏūrus 'Abū Qurra, *Ein pseudo-aristotelischer Traktat über die Tugend. Edition und Übersetzung der arabischen Fassungen des Abū Qurra und des Ibn at-Ṭayyib, De virtutibus et vitiis* éd. Mechthild KELLERMAN-ROST, Erlangen, [Thèse dactylographiée de l'Université d'Erlangen-Nuremberg], 1965.
- BAŠRĪ, *Burhān* = 'Ammār al-Bašrī, *Kitāb al-burhān*, éd. Michel HAYEK, Beyrouth, Dār al-Mašraq, 1977.
- ĠĀḤIẒ, *Bayān* = 'Abū 'Utmān 'Amr b. Baḥr b. Maḥbūb al-Kinānī al-Fuqīmī al-ma'rūf bi-l-Ġāḥiẓ, *Kitāb al-bayān wa-l-tabyīn*, éd. 'Abd al-Salām Muḥammad HĀRŪN, 4 tomes, Beyrouth, Dār al-ġīl, s.d., t. 1.
- PASCAL, *Pensées* = Blaise Pascal, *Le manuscrit des Pensées de Pascal*, éd. Louis LAFUMA, Paris, Édition du Luxembourg, 1951.
- The Disputation* = « The Disputation between a Muslim and a Monk of Bēt Ḥālē: Syriac Text and Annotated English Translation », éd. David G. K. TAYLOR, in GRIFFITH, Sydney H., GREBENSTEIN, Sven, dir., *Christsein in der islamischen Welt: Festschrift für Martin Tamcke zum 60. Geburtstag*, Wiesbaden, Harassowitz Verlag, 2015, p. 187-242.

Sources secondaires

- BACHA, Constantin, *Un traité des œuvres arabes de Théodore Abou-Kurra*, Tripoli de Syrie-Rome, s.l., 1905.
- BELLAHSEN, Simon, *Ibn Kammūna, Examen de la critique des trois religions monothéistes*, Paris, Vrin, 2012.
- BOUDIGNON, Christian, *Le traité 4 Sur les conversions religieuses de Théodore Abū Qurra*, in CANNUYER, Christian, *Orients pluriels, Liber amicorum Samir Arbache* (= *Acta Orientalia Belgica*, 25), Bruxelles-Lilles, 2022, p. 147-162.

- BUDGE, Ernest A. Wallis, *The Chronography of Bar Hebraeus, Gregory Abū'l Faraj*, Londres, Oxford University Press, 2 tomes, 1932, vol. 2.
- D'AGOSTINO, Pietro, *Théodore Abū Qurrah : Opuscules théologiques. Introduction, édition critique, traduction et commentaire historique et doctrinal*, thèse sous la direction de FLUSIN, Bernard et VAN DEUN, Peter, Paris, la Sorbonne, 2019.
- DORIVAL, Gilles, *L'argument de la réussite historique du christianisme*, in POUDERON, Bernard et DUVAL, Yves-Marie, dir., *L'historiographe de l'Église des premiers siècles*, Paris, Beauchesne, coll. « Théologie historique » 114, 2001, p. 37-56.
- DEBIÉ, Muriel, *Sciences et savants en syriaque, une histoire multiculturelle*, in VILLEY, Émilie, dir., *Les sciences en syriaque*, Paris, Geuthner, coll. « Études syriaques » 11, 2014, p. 9-66.
- DIEBLER, Stéphane, *Al-Fārābī*, Livre de la religion, in BENMAKHLOUF, Ali, dir., *Al-Fārābī, Philosophe à Bagdad au X^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 42-93.
- GRIFFITH, Sydney, *The Church in the Shadow of the Mosque, Christians and Muslims in the World of Islam*, Princeton, Princeton University Press, 2008.
- LAGARDE, Michel, *Le parfait manuel des sciences coraniques al-Itqān fī 'ulūm al-Qur'an de Ġalāl ad-Dīn as-Sutūṭī (849/1445–911/1505)*, Leyde, Brill, coll. « Texts and Studies on the Qur'an », 13, 2017.
- LAMOREAUX, John C., *Theodore Abū Qurrah*, Provo, Brigham Young University Press, 2005.
- MIKHAIL, Waggeh Y. F., *'Ammār al-Baṣrī, Kitāb al-burhān, A Topical and Theological Analysis of Arabic Christian Theology in the Ninth Century*, thèse sous la direction de THOMAS, David, Birmingham, Université de Birmingham, 2013.
- MORLET, Sébastien, MUNNICH et Olivier, POUDERON, Bernard, dir., *Les dialogues Adversus Iudaeos, Permanence et mutations d'une tradition polémique*, Paris, Études Augustiniennes, 2013.
- ROGGEMA, Barbara, *Pour une lecture des dialogues islamo-chrétiens en syriaque à la lumière des controverses internes à l'islam*, in RUANI, Flavia, dir., *Les controverses religieuses en syriaque*, Paris, Geuthner, 2016, p. 261-293.
- STRAUSS, Leo, *La persécution et l'art d'écrire*, in STRAUSS, Leo, *La Persécution et l'art d'écrire*, Paris, Presses Pocket, 1989.
- TRAPP, Erich, dir., *Lexikon zur byzantinischen Gräzität, besonders des 9. - 11. Jahrhunderts*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2 tomes, 1994, t.1.

TREIGER, Alexander, « New works by Theodore Abū Qurra preserved under the name of Thaddeus of Edessa », *Journal of Eastern Christian Studies* 68/1-2, 2016, p. 1-51.